

Paul LEMERLE

1903-1989

Né à Paris le 22 avril 1903, Paul Lemerle est arrivé au terme d'une longue carrière, le 17 juillet 1989, sans qu'aient jamais vieilli sa tête ou sa plume. Son dernier visiteur, le premier qui trouva porte close, fut un jeune chercheur polonais qui venait lui parler de projets et d'avenir.

Cette vie exemplaire de grand universitaire, qui conduisit Paul Lemerle de l'École française d'Athènes (1931-1941), à la Faculté des Lettres de Dijon (1942-1947), à l'École Pratique des Hautes Études (1947-1968), à la Sorbonne (1958-1967) et au Collège de France (1967-1973), commença par quelques ruptures délibérées : lorsqu'il choisit l'enseignement dans une famille d'Inspecteurs des Finances, lorsqu'il renonça à la « noblesse » du classicisme et de l'archéologie pour la « roture » du byzantinisme et de l'histoire. C'est par l'art qu'il était venu à Byzance : les fresques de Mistra, dont les reproductions ornaient les murs de la salle de cours de Gabriel Millet, le fascinaient. Il y trouvait une heureuse alliance de mystique chrétienne et d'équilibre antique, de sacré et de profane, un dépaysement, sans doute, mais aussi une sorte de révélation intérieure. Sa vocation vint de là ; il ne s'orienta qu'ensuite vers la philologie et l'histoire, lorsque dix années de séjour à Athènes lui eurent révélé cet autre Moyen Âge, mal connu ou mal compris de l'Occident, dont les textes et les archives attendaient édition ou réinterprétation.

Sa Thèse de Doctorat sur *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine* (Paris 1945) traduit, en même temps que cette mutation, un souci très moderne d'écrire l'histoire « complète » (peut-être dirait-on aujourd'hui « globale ») d'une région de l'Empire à partir de toutes les sources qui concernent son passé : monuments, inscriptions, textes littéraires, documents athonites, en mettant en évidence les ruptures plutôt que les permanences. Sur les problèmes dont il perçut alors l'importance, celui des invasions, du régime agraire et de la fiscalité, il ne cessa d'écrire pour consolider, préciser ou modifier ses premiers travaux. Ainsi le remarquable article de synthèse paru en 1954 dans la *Revue Historique* sur les « Invasions et migrations dans les Balkans » trouva-t-il à la fois confirmation et *retractatio*, en 1979-1981, dans les deux tomes des *Plus anciens recueils des Miracles de saint Démétrius* ; l'*Esquisse pour une histoire agraire* de 1958 fut entièrement retravaillée dans sa version anglaise de 1979 ; les *Actes de Kutlumus* de 1945 doublent de volume dans leur réédition de 1988. Bel exemple de modestie et de probité intellectuelle chez cet homme qui croyait profondément au progrès des sciences, qui n'usa jamais d'argument d'autorité lorsque la vérité était en jeu, et qui fut toujours accueillant aux points de vue des autres.

À une époque où l'on considérait encore volontiers Byzance comme un prolongement de Rome et comme un État en lente dégénérescence, Paul Lemerle fut de ceux qui lui rendirent sa dimension médiévale et qui soulignèrent son extraordinaire faculté d'adaptation aux mutations du monde environnant. Les institutions byzantines ne furent jamais pour lui des structures permanentes et contraignantes, mais plutôt un arsenal de moyens possibles pour préserver la cohésion sociale d'un Empire en constante évolution. La réactivation du sénat au XI^e siècle, qu'il étudia dans ses *Cinq études sur le XI^e siècle byzantin* (Paris 1977) le montre bien : le vieil ordre romain sort alors d'un demi-sommeil pour entériner l'arrivée sur la scène politique d'une nouvelle classe sociale issue du commerce et des bureaux. Ce qui est vrai des institutions l'est aussi de pratiques fiscales dont la finalité est parfois difficile à percevoir : l'achat de dignités et la distribution annuelle aux dignitaires d'une *roga* par l'empereur ne

sont pas à verser au vieux dossier de la vénalité des charges et à celui de la libéralité impériale, mais à comprendre comme une rente d'État, comme un système où chacun espère trouver son compte ; la donation de monastères à des laïcs en *charistikè* n'est pas une scandaleuse usurpation des droits ecclésiastiques, mais une réponse au problème économique posé par l'accroissement démesuré de la fortune foncière de l'Église, qui empêche la transmission normale du patrimoine, et par sa mauvaise exploitation, qui prive le fisc de ressources importantes.

La résistance, courtoise mais ferme, opposée par Paul Lemerle à l'explication globale de l'histoire byzantine par le passage au « féodalisme » aura facilité notre compréhension de bien des phénomènes, et notamment celui de la *pronoia*, qui, à ses débuts au moins, n'est qu'un artifice par lequel l'empereur fait coïncider directement une recette fiscale avec une dépense publique, sans que l'État renonce pour autant à sa souveraineté. Ainsi s'est peu à peu précisée, dans l'oeuvre de Lemerle, l'époque où vraiment tout bascule et où Byzance perd ses chances de vraie modernisation : le XI^e siècle, qui fut le thème de ses derniers séminaires au Collège de France (1971-1973), d'un colloque terminal, d'une publication collective (*Travaux et Mémoires*, 6, 1976) et des *Cinq études* citées plus haut. Cette manière de conclusion avait du reste été préparée de longue date, notamment par l'étude novatrice intitulée *Prolégomènes à une édition critique et commentée des Conseils et Récits de Kékauménos* (Mémoire de la Classe des Lettres de l'Académie Bruxelles 1960), où Paul Lemerle montrait comment, dans une Asie Mineure déjà parcellisée, une famille de chefs de guerre arméniens pouvait être alternativement en dissidence ou au service de l'empereur. Le *typikon* du Géorgien Grégoire Pakourianos montrait lui aussi le rôle d'une aristocratie militaire dont la fidélité à l'empereur était, dans ce cas, entière, mais prenait l'aspect d'un lien personnel et présageait donc une situation de féodalité. De ces analyses, comme du dossier consacré par Paul Lemerle et plusieurs collaborateurs aux Pauliciens d'Asie Mineure (*Travaux et Mémoires*, 4, 1970 ; 5, 1973) une autre leçon se dégagait : l'importance des marges et des civilisations périphériques sur l'évolution de la société byzantine.

La Grèce a été sa passion et sa fidélité. Elle lui a conféré de grands honneurs, mais lui a donné surtout de grands amis et cet attachement à une terre et à des hommes qui font la saveur des oeuvres de grands historiens. Il tenait à ce pays par sa culture passée et par sa réalité présente, cherchant dans le millénaire qui les sépare, comme d'autres dans le Moyen Âge occidental, une clé du monde contemporain. Là encore, le point de vue. Sinon le style, paraîtra moderne. Soucieux plus que personne d'objectivité Paul Lemerle n'a jamais oublié que l'histoire est écrite par des historiens, c'est-à-dire fécondée et construite par leurs interrogations. Byzance a toujours été pour lui indissociable du byzantinisme. Le dernier manuscrit qu'il laisse et qui sera publié prochainement dans le *Journal des Savants*, traite des raisons qu'ont eues les savants de toute époque et de tout pays d'«interroger Byzance ». Il y réfléchit sur les mouvements d'idées qui permirent à l'Italie de la Renaissance de reprendre son dialogue interrompu avec l'hellénisme, sur la peur des Turcs qui orienta la curiosité de l'Europe moderne vers les historiens et les tacticiens byzantins, sur les préoccupations de la Contre-Réforme qui conduisirent l'Église romaine à redécouvrir, par delà le « schisme », les trésors de la patristique et de la théologie orientales. Il arrête là cette «histoire de l'histoire », mais on pourrait la pousser jusqu'à lui. L'un des livres dont l'écriture le passionna, mais qui lui donna aussi le plus de tourments, fut sans doute *Le premier humanisme byzantin* (Paris 1971), sujet de ses premiers cours au Collège de France, qui pose le problème d'une transmission des textes et des modèles de l'antiquité jusqu'à nous, autrement dit des fondements de notre culture. Il n'y cache pas une certaine déception, lorsqu'il conclut que Byzance recueillit un héritage sans parvenir vraiment à le revivifier. L'humaniste du XX^e siècle qu'était Paul Lemerle s'étonnait à cette occasion de découvrir un hiatus entre la culture et l'école ; l'homme de raison qu'il était manifestait parfois dans ses cours un agacement, qui nous amusait à trouver Byzance décidément trop anarchique, sale et bigote. L'historien s'est constamment senti impliqué dans l'histoire qu'il écrivait.

En France, le nom de Paul Lemerle est associé au renouvellement de ce que nous appellerions un domaine de recherche, et qu'il préférerait nommer une discipline pour signifier que les byzantinistes devaient créer leurs outils, inventer leurs méthodes et fertiliser leur champ d'étude à l'abri des concepts étrangers, des modes trop parisiennes et des partis pris nationalistes. Dans son sillage s'est créée une « école », mieux vaudrait dire un réseau de chercheurs et d'amis, français et étrangers, qui lui doivent tous beaucoup, et d'abord une certaine idée des rapports scientifiques. Paul Lemerle était aussi un remarquable organisateur, précis et efficace, ayant le respect et le sens des institutions, sachant admirablement les préserver et les faire fructifier. Partout où il est passé s'est développée une intense activité de recherche : à l'École Pratique des Hautes Études, où il a formé tant d'élèves, à la Sorbonne, où il a rénové un enseignement, enfin et surtout au Collège de France, où il a animé de grandes entreprises comme les *Archives de l'Athos* et les *Travaux et Mémoires*. Dans l'accomplissement de cette grande œuvre, le Collège de France a joué sans aucun doute un rôle essentiel. Paul Lemerle y a trouvé de 1967 à 1973, en quittant l'enseignement universitaire, le temps d'écrire ses plus beaux livres, la liberté de rassembler disciples et collègues dans un Centre bien vivant, et le bonheur, me disait-il, de vivre au milieu d'amis.

Gilbert DAGRON

P. S. Une bibliographie complète des ouvrages et articles de Paul Lemerle sera donnée dans les *Travaux et Mémoires du Centre de Recherche d'Histoire et Civilisation de Byzance*, 11, 1990, sous presse.